De *Darkness at noon* (1941) d'Arthur Koestler à *L'Aveu* (1968) de Lise et Artur London et à *L'Évasion silencieuse* (1990) de Lena Constante, les procès staliniens en procès à travers la littérature européenne

Alain VUILLEMIN*

Key-words: *Political trials, European literature, novel, autobiography, prison memoirs, USSR, France, Romania, Czechoslovakia*

Ce qu'on entend par l'expression de « procès stalinien » renvoie à des pages très sombres de l'histoire de l'Europe et de la Russie. C'étaient des procès truqués, fabriqués, destinés à éliminer toutes les oppositions politiques au temps du stalinisme. La pratique en a été inaugurée dès 1917 lors de la guerre civile qui a ravagé la Russie jusqu'en 1921. Les premières dénonciations de ces abus remontent à 1929, et le furent en français, en France. À cette date, en effet, un auteur roumain d'expression française, Panaït Istrati [1], fut l'un des premiers à en dénoncer une préfiguration, « l'affaire Roussakov » [2], dans un ouvrage publié en trois volumes à Paris en octobre 1929, *Vers l'autre flamme.* Il le fit au retour d'un séjour effectué qu'il avait effectué en U.R.S.S. entre octobre 1927 et février 1929. Le livre a été écrit à trois mains. Panaït Istrati n'a rédigé que le premier tome : *Après seize mois dans l'U.R.S.S.,* Victor Serge [3], un journaliste d'origine russe, le second, *Soviet 1929,* et Boris Souvarine [4], un autre journaliste et un historien d'origine ukrainienne, le troisième, *La Russie nue.* Le 25 février 1927, une notion d'« ennemi des travailleurs » avait été introduite dans le code pénal de la République Socialiste Soviétique de Russie, en son article 58 [5], pour permettre de poursuivre tous ceux qui

* Université d'Artois/Université Paris-Est, France.

[1] Panaït Istrati (1884–1935), journaliste et écrivain roumain de langue française, un temps compagnon de route du Parti communiste français entre 1921 et 1929.

[2] « L'affaire Roussakov ou l'U.R.S.S. d'aujourd'hui » est le titre d'un article publié à Paris par Panaït Istratit, dans le numéro 193 de la *Nouvelle Revue française* du 0l octobre 1929, sur les persécutions subies à Leningrad par Alexander Ivanovitch Roussakov, un ancien militant libertaire, expulsé de France en 1919 et beau-père de Victor Serge.

[3] Victor Serge (1890–1947), de son vrai nom Viktor Lvovitch Kibaltchiche, journaliste et écrivain francophone né en Belgique et d'origine russe.

[4] Boris Souvarine (1895–1984), de son vrai nom Boris Lifschitz, journaliste, historien et essayiste d'origine ukrainienne, membre fondateur du Parti communiste français en 1921 (dont il est exclu en 1924) et adversaire acharné du stalinisme.

[5] Ce terme d'« ennemi des travailleurs » était employé dans l'article 58 du *Code pénal* de la République socialiste soviétique de Russie. Il désignait d'une manière très large tous ceux qui étaient considérés comme des adversaires politiques par leurs opinions ou par leurs actes.

BDD-A1116 © 2013 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:58 UTC)

étaient soupçonnés d'être des adversaires de la Révolution russe. Le 01 décembre 1934, une autre loi dont le texte aurait été rédigé par Joseph Staline [6] lui-même accéléra le processus d'instruction de ces procès en modifiant toutes les procédures qui étaient suivies auparavant. Le 05 août 1939, une directive ministérielle accentua encore la répression des « éléments anti-soviétiques et socialement dangereux » [7]. Entre 1936 et 1938, les grands procès de Moscou [8] furent une traduction spectaculaire de ces réformes. Dès 1938, dans *Au Pays du grand mensonge*, Ante Ciliga [9], un auteur d'origine croate mais de nationalité italienne, et, en 1938, Victor Serge, un écrivain né en Belgique mais d'origine russe, dans *S'il était dans le Siècle*, ont raconté les persécutions dont ils avaient été eux-mêmes victimes, en Russie, avant d'en être bannis, le premier en décembre 1935 et le second en avril 1936. Tous deux le firent en France, en français aussi, à la veille du déclenchement de la seconde guerre mondiale à l'Ouest, en septembre 1939. On sait mal l'ampleur que ces procès ont connue à cette époque. Des historiens ont estimé que plusieurs millions de personnes en auraient été victimes, dont un million auraient été exécutées aussitôt, et les autres déportées vers d'innombrables camps de travail. Un roman, écrit d'abord en allemand par Arthur Koestler [10], un écrivain et un essayiste d'origine hongroise, traduit en anglais et publié pour la première fois à Londres, en Grande-Bretagne, en 1941, *Darkness at noon*, a évoqué le destin tragique de ces millions de victimes du stalinisme à travers l'histoire emblématique d'un ancien dirigeant bolchévique, Nicolas Salmanovitch Roubachof, arrêté et exécuté pour avoir tenu en public des propos hostiles aux dérives de la Révolution russe. Ce livre, *Darkness at noon*, a été traduit en français en 1945 sous le titre : *Le Zéro et l'infini*. Il a connu une audience mondiale. Un autre auteur de nationalité française mais d'origine autrichienne, Manès Sperber [11], réfugié en France à partir de 1933, a également décrit ce qu'avait été le désenchantement de toute une génération d'intellectuels très engagés, révolutionnaires, entre les deux guerres mondiales, en Europe centrale et orientale. Il l'a fait dans une trilogie qui a été publiée simultanément en français et en allemand entre 1949 et 1953 : *Wie eine Träne im Ozean / Comme une larme dans l'Océan,* composée de trois récits, *Der verbrannte Dombusch* (*Et le buisson devint cendre,* 1949) ; *Tiefer als der Abgrund* (*Plus profond que l'abîme,* 1950) et *Die verlorene Bucht,* (*La Baie perdue,* 1952). En

[6] Joseph (Iossif) Vissarionovitch Djougachvili (1878–1953), dit Staline (l'« Acier »), révolutionnaire et homme d'État soviétique, né en Géorgie, secrétaire général du Parti communiste de l'Union soviétique de 1922 à 1952.

[7] Voir la drective ministérielle (*prikaz*) 00447 du 5 août 1937, in « Grandes purges », *Wikipedia, l'encyclopédie libre*, site : http://fr.wikipedia.org/wiki/Grandes_Purges

[8] Les procès de Moscou désignent les procès organisés par Joseph Staline entre 1936 à 1938 pour éliminer les vétérans bolcheviks de la Révolution d'Octobre.

[9] Ante ou Anton Ciliga (1898–1992), historien, écrivain et journaliste d'origine croate et de nationalité italienne, membre du Parti communiste yougoslave dès 1920, expulsé de Yougoslavie en 1925, réfugié en Russie en 1926, à Moscou, arrêté en 1930, emprisonné à Leningrad, jugé sans avoir été entendu, incarcéré de 1930 à 1933 dans l'Oural à Verkhneouralsk, déporté à Ienisseïsk, en Sibérie, en 1933 et expulsé d'U.R.S.S. en décembre 1935 en raison de sa nationalité italienne.

[10] Arthur Koestler (1905–1983), né Arthur Kösztler, romancier, journaliste et essayiste hongrois, naturalisé britannique en 1948.

[11] Manès Sperber (1905–1984), écrivain, romancier, essayiste, membre du parti communiste allemand de 1927 à 1937, naturalisé français.

BDD-A1116 © 2013 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:58 UTC)

1968, à Paris, et toujours en français, paraît le témoignage accablant de Lise et Artur London [12], *L'Aveu*, sur la réalité des procès qui avaient été intentés à Prague, en Tchécoslovaquie, contre les membres du gouvernement de Rudolf Slánský [13]. Une adaptation cinématographique de ce récit, également intitulée *L'Aveu* [14], par Constantin Costa-Gavras [15], a connu un succès mondial en 1970. En 1990, enfin, c'est encore à Paris, en France, et en français qu'une auteure roumaine, Lena Constante [16], fait paraître *L'Évasion silencieuse. Trois mille jours seule dans les prisons roumaines*. Ce récit, terrible, raconte les circonstances de son arrestation et de sa condamnation, en Roumanie, en 1954, pour avoir été impliquée dans le procès intenté contre Lucreţiu Pătrăşcanu [17], un ancien ministre du gouvernement roumain, arrêté en 1951 et condamné à mort en 1954. Un documentaire, *Nebunia Capetelor* (« La Folie se termine ») [18], en a été tiré en Roumanie, en 1997, par Thomas Ciulei [19], dans lequel Lena Constante a joué son propre rôle. Ce dernier film n'a pas été diffusé en dehors de la Roumanie. On pourrait encore citer d'autres titres, épars dans la littérature européenne, en différentes langues. Ces trois œuvres, ce roman, *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler, et ces deux récits autobiographiques, *L'Aveu* de Lise et Artur London et *L'Évasion silencieuse* de Lena Constante, s'en détachent. Ce sont des témoignages, accablants, extrêmement précis, sur la manière dont les « procès staliniens » se déroulaient. Ils en instruisent en quelque sorte un procès au second degré qui en reconstitue toutes les étapes, de l'incarcération à la condamnation et à la réhabilitation.

1. L'incarcération

L'incarcération était un choc. *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler s'ouvre sur le claquement de la porte d'une cellule, celle où Nicolas Roubachof se retrouve enfermé. *L'Évasion silencieuse* de Lena Constante commence au jour de l'énoncé du verdict qui condamnait son auteure, le 15 avril 1954, à douze ans de prison alors qu'elle en avait déjà effectué cinq années, sans jugement. Dans *L'Aveu* de Lisa et Artur London, une longue traque précède l'interpellation d'Artur London, le 28 janvier 1951, dans une rue de Prague. Chaque fois, les arrestations sont brutales, les

[12] Arthur London (1915–1986), personnalité politique communiste tchèque, membre des Brigades internationales en Espagne, réfugié en France et 1937, y devient un résistant dès 1940, déporté au camp de concentration de Mauthausen en Allemagne de 1942 à 1945, vice-ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie, arrêté en 1951, devient l'un des quatorze accusés du procès de Prague ou Procès Slánský (du nom du principal accusé, Rudolf Slánský) en 1952, libéré et réhabilité en 1956. Installé en France à partir de 1963.

[13] Rudolf Slánský (1901–1952), militant et homme politique tchécoslovaque, secrétaire général du parti communiste tchécoslovaque de 1945 à 1951, exécuté en 1952. Réhabilité en 1968.

[14] *L'Aveu*, film français (140 minutes) de Costa-Gavras, réalisé en 1970, sur un scénario de Jorge Semprún d'après le livre d'Artur London, musique de Giovanni Fusco, montage de Françoise Bonnot.

[15] Konstantínos Gavrás dit Costa-Gavras, né en 1933, réalisateur de cinéma grec et français.

[16] Lena Constante (1909–2005), artiste et essayiste roumaine, amie de Lucreţiu Pătrăşcanu.

[17] Lucreţiu Păstrăşcanu (1900–1954) homme politique roumain, arrêté le 28 avril 1948, maintenu en détention jusqu'en 1954, condamné à mort le 14 avril 1954 et exécuté dans la nuit du 16 au 17 avril 1954, réhabilité en 1968.

[18] *Nebunia Capetelor* (« La Folie se termine »), film roumain de Thomas Ciuliei, réalisé en 1997, Prix de l'Art contemporain de la fondation Soros en 1998.

[19] Thomas Ciulei, né en 1965, cinéaste roumain.

BDD-A1116 © 2013 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:58 UTC)

motifs en demeurent longtemps inexpliqués mais la torture, la violence et la souffrance commencent immédiatement.

L'arrestation est la première épreuve subie. Les circonstances n'en sont pas toutes identiques. Pour Artur London, en Tchécoslovaquie, c'est un rapt, un enlèvement, un véritable « kidnapping » (London 1968 : 26) pour reprendre le terme qui est utilisé dans *L'Aveu*. Dans une rue, près du palais Toscan, à Prague, la voiture du ministre est bloquée par deux véhicules. Six hommes armés en jaillissent. Ils arrachent Artur London de son siège. Il se débat. Ils le menottent. On lui bande les yeux. Il continue de protester. « Ta gueule. Tu n'as rien à demander. Pour toi, c'est fini ! » (London 1968 : 26), hurle l'un d'eux. La réplique était prémonitoire. Le trajet, ensuite, est long. À l'arrivée, on l'empoigne, on le pousse, toujours aveuglé, dans des couloirs. Il monte et il descend plusieurs escaliers. « Enfin, après bien des tours et des détours », rapporte-t-il, « on m'arrache le bandeau et me libère des menottes » (London 1968 : 27). On l'oblige à se déshabiller, puis à enfiler un treillis sans bouton et à chausser des pantoufles informes. Il se retrouve enfin, seul, dans une cellule, « désespéré » (London 1968 : 28). Avant que la porte se referme, un ordre tombe : « Défense de vous asseoir. Marchez ! » (London 1968 : 27). Il s'arrête de marcher. La porte de la cellule s'ouvre avec fracas. Deux gardiens en uniforme, avec une étoile rouge à cinq branches sur leurs casquettes, le saisissent et lui cognent la tête contre le mur. Il ne peut plus en douter. Il est incarcéré à l'intérieur de la sinistre prison de la Sécurité de l'État, à Kolodĕje, dans la banlieue de Prague. C'est la première étape d'un long calvaire qui durera jusqu'au 20 juillet 1956.

En règle générale, en Roumanie comme en Russie, les arrestations avaient lieu la nuit. Dans *L'Évasion silencieuse*, Lena Constante est arrêtée sur les onze heures du soir, en son appartement, au sixième étage de l'immeuble où elle habitait à Bucarest, en Roumanie. « Ils avaient sonné à ma porte », rapporte-t-elle, « … J'allais à pas lents vers la porte […] C'était minuit… » (Constante 1990 : 10). Entretemps, elle avait hésité. Elle aurait pu fuir. « Et après ? », commente-t-elle, « Où aller ? Où me cacher ? Chez mes parents ? […] Ils auraient traqué tous mes amis. Ils ne se seraient jamais lassés. J'aurais été quand même prise et tous ceux qui m'auraient aidée auraient été perdus » (Constante 1990 : p.9). Par contre, à la différence d'Artur London dans *L'Aveu*, dans *L'Évasion silencieuse*, « cette première nuit en prison, je ne me la rappelle pas. J'ai dû dormir » (Constante 1990 : 10), dit-elle. Pour elle, le supplice ne commencera que le lendemain, au premier jour de sa détention.

En Russie, au pays du N°1 (Joseph Staline) dans *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler, Nicolas Roubachof est lui aussi arrêté de nuit. Le rêve de cette première arrestation l'aurait hanté périodiquement depuis plusieurs années déjà, et se serait déroulé chaque fois selon le même scénario. Il aurait rêvé, cette nuit-là, rapporte-t-il, « comme à l'ordinaire, que l'on heurtait à sa porte à grands coups, et que trois hommes étaient là dehors, prêts à l'arrêter. Il les voyait à travers la porte close, debout, qui frappaient contre le chambranle. Ils portaient des uniformes flambant neufs, […] chacun tenait dans sa main restée libre un pistolet d'une grosseur exagérée » (Koestler 1945 : 13). Une heure avant son incarcération, deux agents seulement du commissariat du peuple à l'intérieur étaient venus l'arrêter, accompagné du concierge de l'immeuble, un nommé Vassilii. Ils s'étaient mis à

BDD-A1116 © 2013 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:58 UTC)

frapper à coups redoublés sur sa porte, puis l'avaient enfoncée. Réveillé en sursaut, Nicolas Roubachof se voit signifier son arrestation. Un mandat d'arrêt lui est présenté. Il le lit. Il s'habille ensuite puis, toujours accompagné des deux fonctionnaires, il est emmené en une voiture, conduite par un autre policier, lui aussi en uniforme, jusqu'à une prison, à une bonne demie heure de route du centre de la ville. Ce lieu n'est jamais nommé dans le récit. Une heure plus tard, vers les cinq heures du matin, l'ancien révolutionnaire est enfermé au secret, tout seul, dans une cellule sur laquelle « son nom, Nicolas Salmanovitch Roubachof » (Koestler 1945 : 20), avait déjà été écrit. Tout avait été minutieusement préparé. Son destin était scellé.

En tous ces récits, l'arrestation n'est pas tout-à-fait le premier commencement de ces procès staliniens. Le début du *Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler le confirme, Nicolas Roubachof, un ancien de la vieille garde bolchévique, attendait son arrestation depuis longtemps. Il en avait vécu les péripéties à de multiples reprises auparavant, en rêve, en ses cauchemars. En 1951, dans *L'Aveu*, Artur London se savait déjà surveillé depuis près de deux années par les services de la Sécurité de l'État tchécoslovaque. En 1950, un an avant sa propre arrestation, Lena Constante se savait aussi épiée. Mais ce n'est que beaucoup plus tard, après sa libération, qu'elle aurait enfin compris quelle avait été la « technique » (Constante : 1990 : 18) qui avait été utilisée et comment sa condamnation avait été décidée longtemps à l'avance.

2. La condamnation

Les condamnations sont sans appel. Dans *Le Zéro et l'infini*, chez Arthur Koestler, Nicolas Roubachof en a une prescience immédiate. « Ils vont me fusiller » (Koestler 1945 : p.33), se dit-il à son réveil, à l'aube de sa toute première nuit en prison. Dans *L'Aveu*, Artur London n'en prend conscience que le 03 avril 1951, après deux mois passés au secret dans les geôles du château de Kolodĕje. C'est au moment où il se retrouve en présence de Ladislav Kopřiva [20], le ministre de la Sécurité du gouvernement tchécoslovaque qu'il acquiert « la certitude que la direction du Parti [avait] déjà statué sur son sort » (London 1968 : 173). Dans *L'Évasion silencieuse*, Lena Constante ne l'admet que le 12 avril 1954, après 1546 jours de détention, lorsque la sentence lui est signifiée. Le châtiment, en fait, était multiple. La réclusion en était un préalable. La détention, les peines de prison ou de travail forcé, étaient un acte de clémence et l'exécution, la mise à mort, la sanction ultime, représentait la fin des tourments.

Dans le roman d'Arthur Koestler, *Le Zéro et l'infini*, Nicolas Roubachof se sait condamné. « Je vais donc être fusillé » (Koestler 1945 : 22), ne cesse-t-il de se répéter, dès son réveil, au son du clairon, au petit matin, dans sa cellule, après son incarcération. Il sait son destin tracé d'avance. Dans la réalité, les vraies victimes ne le comprennent pas immédiatement. Leur désarroi est total. Dans *L'Évasion silencieuse*, Lena Constante affirme n'avoir pris vraiment conscience des implications de son arrestation que cinq années plus tard, le 06 avril 1954, au premier jour du procès de Lucreţiu Pătrăşcanu. Le 12 avril 1954, elle sera à son tour condamnée. Quant à Artur London, dans *L'Aveu*, c'est le 03 avril 1951 qu'il aurait

[20] Ladislav Kopřiva (1897–1971), homme politique tchécoslovaque, ministre de la Sécurité nationale en 1950.

BDD-A1116 © 2013 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:58 UTC)

acquis la même certitude. Les condamnations avaient déjà été prononcées. Temporaire ou prolongée, la réclusion n'était qu'un préalable. Il n'y avait pas d'issue. Il n'existait guère qu'une unique alternative : la détention, l'emprisonnement, ou bien la mort, l'exécution immédiate.

La réclusion, l'enfermement, au secret, était un premier châtiment. Dans *L'Évasion silencieuse*, Lena Constante se retrouve confinée dès son arrestation à l'intérieur d'un « réduit d'un mètre sur deux » (Constante 1990 : 12) dont le plafond mansardé descendait brusquement jusqu'à un mètre du sol. « On ne [pouvait] y rester debout que sur une surface d'un mètre carré. Par terre, du ciment […]. Le gardien [… la] prévient qu'[elle n'a] pas la permission de [s']asseoir par terre [qu'elle doit] rester debout » (Constante 1990 : 12). Le réduit n'est pas chauffé. Le froid est glacial. C'était le 17 janvier 1950. Le supplice durera huit jours. Malade, fiévreuse, elle sera transférée dans une autre cellule, toujours seule, mais avec un lit, une table, une chaise, une fenêtre, et avec de la chaleur, huit jours plus tard seulement. Lena Constante restera un peu plus de quatre années dans cette situation de claustration et de solitude totale en diverses prisons. En comparaison, dans *L'Aveu,* le supplice analogue d'Artur London ne dure que vingt-sept mois pendant lesquels il est, lui aussi, enfermé au secret mais durant lesquels, jour après jour, il est interrogé, pendant toute cette période, chaque jour et chaque nuit, parfois pendant vingt-et-une heures d'affilée. Dans *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler, Nicolas Roubachof finit par perdre toute conscience du temps. La chronologie est disloquée. Il est, lui aussi, enfermé au secret dans l'un des quartiers de la prison où il a été amené. Quand le commissaire Ivanov est remplacé par Gletkin, un autre magistrat instructeur, Nicolas Roubachof est interrogé, sans trêve, des jours et des nuits durant, jusqu'à ce qu'il cède, qu'il abdique toute volonté. De cette période au cours de laquelle il est poussé à bout, commente le narrateur, « il ne put ensuite se remémorer que des fragments isolés… » (Koestler 1945 : 224). La torture l'avait broyé. Brève ou prolongée, la réclusion, la claustration totale, n'est qu'un préliminaire, destiné à briser la résistance des accusés.

D'une expérience à une autre, les conditions de détention sont très variables. Dans *Le Zéro et l'infini*, Nicolas Roubachof reste dans une seule « prison modèle » (Koestler 1945 : 20), anonyme, située quelque part dans Moscou ou dans ses environs, avec des murs blanchis à la chaux, de longs corridors avec des portes de cellules numérotées, des galeries de fer, une lumière falote, une atmosphère empuantie. Ce lieu comporte aussi des locaux administratifs, des salles d'interrogatoire, une infirmerie et une cour où le prisonnier sera parfois autorisé à aller. Artur London connaît de nombreuses prisons dans *L'Aveu*, en République de Tchécoslovaquie. Condamné, le 27 novembre 1952, à « une peine de privation de liberté à perpétuité » (London 1968 : 432), il est autorisé alors à recevoir du courrier et des visites de sa famille. Mais, entre 1952 et 1956, à sa libération, il connaîtra encore des moments difficiles qu'il évoque d'une manière très allusive. Dans *L'Évasion silencieuse*, par contre, Lena Constante raconte comment, après avoir été condamnée à douze ans de travaux forcés, elle est restée seule, soumise à un régime spécial, pendant huit années et demie au total avant d'être transférée enfin dans une cellule partagée par quatorze autres détenues. Il existait des degrés dans les

BDD-A1116 © 2013 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:58 UTC)

conditions de détention qui étaient imposées selon les statuts, « ordinaire », « politique » ou « spécial », des condamnés.

Les exécutions étaient immédiates. Lors du procès Slánský, raconte Artur London dans *L'Aveu,* les verdicts furent prononcés au matin du 27 novembre 1952. Aucun des accusés n'avait fermé l'œil de la nuit. Ils avaient des mines défaites, ils étaient rongés « d'angoisse et de peur » (London 1968: 429). L'audience est ouverte à neuf heures trente. Ils entendent la lecture des jugements. Onze d'entre eux sont condamnés à la peine de mort. Après, une suspension de séance, l'audience reprend. Tous, d'une voix monocorde et étouffée, déclarent la même chose : « j'accepte ma condamnation et je renonce à faire usage de mon droit au recours » (London 1968 : 437). Le spectacle était terminé. Deux heures plus tard, Artur London est reconduit vers la prison de Ruzyn où le tribunal s'était réuni. À cet instant, il ne sait pas qu'il voyage avec les cendres de ses onze camarades condamnés à mort. Ce n'est que quelques mois plus tard qu'il apprendra que les onze malheureux avaient été pendus aussitôt et immédiatement incinérés. Les cendres avaient été alors mises dans un sac à pommes de terre et transportées dans le même véhicule que celui où étaient montés les trois rescapés du procès, condamnés seulement à des peines de prison à perpétuité, Vavro Hajdu, Eugen Löbl et Artur London, en partant de la prison de Pankrác, à Prague, où le procès s'était déroulé. Les cendres furent disséminées en cours de route sur la chaussée verglacée. Dans *L'Évasion silencieuse,* ainsi que Lena Constante le rapporte, les événements s'enchaînent tout autrement. À l'issue du procès Păstrăşcanu, plusieurs des accusés protestent, tentent de se révolter et finissent, exténués, par y renoncer. Lucreţiu Păstrăşcanu aurait été le seul à avoir résisté jusqu'au bout. Les deux condamnés à mort, Lucreţiu Păstrăşcanu et Remus Koffler, auraient été exécutés dès le lendemain de la fin du procès, d'un coup de pistolet, vraisemblablement dans leurs cellules, dans le dos, à la prison de Jilova près de Bucarest. Dans *Le Zéro et l'infini*, Nicolas Roubachof avait déjà été condamné de même « à la peine maximum : la mort » (Koestler 1945 : 266). Il sera abattu le soir même, un peu avant minuit, d'une balle dans la nuque.

Brutales ou différées, les sentences sont définitives, sans appel. L'arrestation valait condamnation. Nicolas Roubachof en a la conviction immédiate dans *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler. La réclusion, l'isolement au secret, la détention pendant un temps plus ou moins long en diverses prisons ou en des camps de travail ne sont que des étapes du supplice qui était infligé. La mort, l'exécution, était une fin aux tourments. Artur London en porte témoignage : « le soulagement immense que j'avais ressenti au moment du verdict lorsque j'ai saisi que je m'en tirais avec la vie sauve [faisait] peu à peu place à la pensée que, dans le fond, il aurait mieux valu en finir d'un coup » (London 1968 : 443). Pour Lena Constante, dans *L'Évasion silencieuse,* l'annonce de la condamnation fut un « choc […] mortel » (Constante 1990 : 169). Ces aveux sont terribles. C'est à une autre mort, lente, retardée, que Lena Constante et qu'Artur London se sont sentis condamnés.

3. La réhabilitation

Pour Nicolas Roubachov, dans *Le Zéro et l'infini*, il n'y aura pas de réhabilitation. Le livre a été écrit entre 1938 et 1940, et publié en 1941. La

BDD-A1116 © 2013 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:58 UTC)

déstalinisation ne se produira qu'en 1956. Au plus ce roman est-il un hommage symbolique rendu par son auteur, Arthur Koestler, à quelques unes des victimes des procès de Moscou entre 1936 et 1938, celles qu'il aurait personnellement connues. En revanche, en Tchécoslovaquie, Artur London est libéré en 1956 puis pleinement réhabilité et rétabli dans ses droits en 1968. Par contre, en Roumanie, Lena Constante reste internée jusqu'en 1961, et sera aussi réhabilitée en 1968. Pour eux, le cheminement vers la réhabilitation a été une longue attente. La libération n'en fut qu'un prélude, la révision des procès une nouvelle épreuve interminable et la rédaction de leurs témoignages respectifs, même à retardement, la véritable disculpation.

La libération, le moment de la délivrance, n'est qu'une longue attente, interminable. Pour ne pas perdre complètement la raison, Lena Constante compte les jours dans *L'Évasion silencieuse,* sans cesse et sans trêve. Une double chronologie se superpose dans son récit, celle de l'énumération des journées que l'on devine avoir passé très lentement et quelques dates charnières qui correspondent à des événements marquants : la première journée de détention, le 19 janvier 1950, dans une villa des services de la Sécurité de l'État roumain ; celle du 08 avril 1950 quand elle est transférée vers une « vraie prison » (Constante 1990 : 44) ; celle des 06 avril 1954 au 14 avril 1954, les dates du procès ; celle du 15 avril 1954, la première journée dans un pénitencier, et celle du 31 décembre 1956, la dernière date notée. Dans *L'Aveu*, la succession des jours est beaucoup plus imprécise. Artur London est interrogé presque chaque jour, de longues heures durant. Son état d'épuisement est tel qu'il n'en gardé que des souvenirs fragmentaires. Après sa condamnation, il retrouve ses co-accusés, Vavro Hajdu et Eugen Löbl, à l'intérieur de la prison centrale de Leopoldov en Slovaquie, enfermés avec lui en une cellule où vivent quatre-vingt autres prisonniers. Pour lui aussi, « les jours s'étirent sans fin » (London 1968 : 587), ainsi qu'il le confesse. Dans *L'Évasion silencieuse*, Lena Constante ne mentionne pas la date exacte de sa libération et n'en décrit pas non plus les circonstances précises. Dans *L'Aveu*, Artur London raconte au contraire comment et avec « quelle surprise et quel bonheur » (London 1968 : 600) il se retrouve, le 20 juillet 1955, au greffe de la prison de Pankrac pour sa levée d'écrou. C'est le 02 février 1956 seulement qu'il apprendra qu'un décret de réhabilitation avait été pris enfin en sa faveur, deux jours auparavant. On avait seulement oublié de l'en prévenir.

Les procédures de révision des procès de Lena Constante et d'Artur London ont été longues. À sa sortie de prison, en 1961, Lena Constante n'avait été qu'amnistiée. Ce dont elle été accusée était seulement considéré comme « oublié ». C'est ce que signifie la notion d'amnistie. Ce n'était pas encore un pardon total. Elle ne sera pleinement disculpée qu'en avril 1968, en même temps que les autres accusés du procès Păstrăşcanu. Dans *L'Aveu*, Artur London rapporte que son épouse, Lise London[21], d'origine française, réfugiée en France à partir du 06 octobre 1954, avait écrit dès le 09 novembre 1954 au président de la République

[21] Lise London (1916–2012), née Élizabeth Ricol, avait été une militante communiste, très engagée dans la guerre d'Espagne en raison de ses origines espagnoles, et dans la résistance française. Déportée au camp de concentration de Ravensbrück, Lise London était aussi la belle-sœur de Raymond Guyot (1903–1986), député et sénateur, membre du bureau politique du parti communiste français de 1945 à 1972.

BDD-A1116 © 2013 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:58 UTC)

tchécoslovaque, Antonin Zápotocký, pour solliciter une mise en liberté conditionnelle de son mari, Artur London, en raison de son état de santé. Le 22 février 1955, Lise London demandait à nouveau, par des lettres déposées auprès de l'Ambassade de Tchécoslovaquie à Paris, la révision du procès. La démarche était soutenue par le parti communiste français dont Lise London avait été une militante très active avant et pendant la seconde guerre mondiale. La liberté conditionnelle est accordée le 20 juillet 1955, on l'a mentionné, et la réhabilitation acquise le 31 janvier 1956, semble-t-il. La déstalinisation avait commencé en U.R.S.S. dès le décès de Joseph Staline, le 05 mars 1953. C'est le 24 février 1956 que Nikita Khrouchtchev a présenté son fameux *Rapport sur le culte de la personnalité* qui dénonçait les exactions de Joseph Staline en U.R.S.S. La révision du procès d'Artur London est parallèle. Ce n'est qu'au printemps 1968, toutefois, qu'il sera pleinement réhabilité.

L'Évasion silencieuse de Lena Constante et *L'Aveu* de Lise et Artur London sont des mémoires de prison dont la rédaction, en français, dès 1954 pour Artur London, et à partir de 1977 pour Lena Constante, paraît avoir correspondu au terme d'un processus intérieur d'auto-réhabilitation. Les victimes, les accusés, avaient besoin de comprendre. Dès que Lise London peut lui rendre visite, en la prison de Ruzyn, Artur London cherche à faire savoir à l'extérieur comment il avait été contraint à des aveux forcés, à s'accuser de crimes imaginaires et à se renier absolument. Dès cette époque, à chacune des visites de Lise London, il lui faisait passer de minces feuillets dissimulés à l'intérieur d'étuis de feuilles de papier à cigarettes. Par la suite, à la demande d'une commission spéciale du comité central du parti communiste tchécoslovaque, il avait été amené à dicter « à [sa] femme, en français, [en la prison] plus de trois cents pages d'un rapport » (London 1968 : 604) sur ses activités passées, et, surtout, sur les circonstances de son arrestation et sur les conditions de sa détention et de sa condamnation. Le texte était aussitôt traduit en tchèque, chaque jour, et remis aussitôt, au fur et à mesure, à la commission. Ces matériaux, ces messages et ce rapport, auraient correspondu à l'état premier de l'élaboration du livre. Artur London était animé par le désir de « faire savoir la vérité » (London 1968 : 523) à tous, et de faire reconnaître également sa totale innocence de ce qui lui avait été reproché. *L'Aveu* est aussi un acte de témoignage politique. Dans *L'Évasion silencieuse*, Lena Constante s'en défend au contraire. Cet aspect est même délibérément passé sous silence ainsi qu'elle s'en justifie. C'est « de l'état de détention en lui-même » (Constante 1990 : 20), et de la vie au jour le jour, seule, dans une cellule, pendant de longues années et, qu'elle a voulu parler « pour protester contre le pouvoir absolu. Contre le contrôle de la pensée. Contre la détention arbitraire […) Contre la torture [et] Pour demander la justice […] la pitié des hommes pour les hommes » (Constante 1990 : 22). Sa détermination première aurait été surtout morale. Tous deux partagent cependant un même désir de disculpation et de réhabilitation pour les épreuves endurées.

Les verdicts étaient assortis d'une seconde peine, la déchéance de la nationalité. Artur London le rappelle dans *L'Aveu*. Les condamnés étaient privés de tous leurs droits. Ils savaient cependant que les accusations portées étaient truquées. C'est à une totale réhabilitation qu'ils aspiraient. La libération n'en fut qu'une étape aussi bien pour Lena Constante que pour Artur London. La révision de leurs procès fut un second moment, très long, qui n'aboutit pleinement qu'en 1968. La rédaction

BDD-A1116 © 2013 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:58 UTC)

de leurs témoignages en plusieurs étapes, en prison en Tchécoslovaquie ou en exil en France pour Artur et Lise London, dans la clandestinité pour Lena Constante en Roumanie, a été la phase suivante. La dernière fut la publication de leurs livres respectifs, *L'Aveu* en 1968 et *L'Évasion silencieuse* en 1990, et, peut-être, surtout, les adaptations cinématographiques qui en furent tirés, *L'Aveu* de Constantin Costa-Gavras en 1970 pour Artur London et *Nebunia capetelor* (« La Folie se termine ») de Thomas Culiei en 1997 pour Lena Constante.

4. Conclusion

Un lien secret relie *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler, *L'Aveu* de Lise et Artur London et *L'Évasion silencieuse* de Lena Constante. Il est explicité par Lena Constante au début de la première partie de son récit. Elle avait lu un livre avant son arrestation, *Le Zéro et l'infini* précisément. On le lui aurait reproché au cours de l'enquête. À sa libération, elle a alors « lu *L'Aveu*. Le livre d'un procès. D'une technique. Alors seulement », explique-t-elle, « j'ai enfin compris ce qui était resté encore obscur pour moi. Tout avait été pareil. Dans les moindres détails… » (Constante 1990 : 19). Dans *L'Aveu*, Artur London aurait compris seulement à la veille de comparaître devant le tribunal d'État « que les procès de Moscou [avaient été] les précurseurs des nôtres » (Constante 1990 : 634), ces « soi-disant procès de Moscou » (Koestler : 1945 : 5) qu'Arthur Koestler avait dénoncés dès 1941 dans *Le Zéro et l'infini*. De ces procès, Artur London propose une « autopsie » (London : 1968 : 605) dans *L'Aveu*. Ce qu'il aurait révélé, dès la fin de 1955, aurait permis aux autorités tchécoslovaques de mieux appréhender « la fabrication de [ces] procès » (London 1968 : 605). Dans cette perspective, ces trois livres instruisent un autre procès contre les instigateurs de cette « mascarade politique » (Koestler 1945 : 265). Ils en racontent les étapes, de l'incarcération à la condamnation et, parfois, les révisions et les réhabilitations tardives. Ils en récusent le but, « fabriquer, coûte que coûte un coupable » (London 1968 : 78). Ils en révèlent les méthodes, le recours à la torture, à la violence, à l'humiliation pour extorquer de faux aveux. Ils en rejettent les résultats, le reniement de soi, les repentirs arrachés et la reconnaissance d'une culpabilité imaginaire. À cet égard, à propos de Nicolas Roubachof, *Le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler décrit sous une forme romancée ce qu'il en aurait été des procès « réussis » au temps de la Grande Terreur en U.R.S.S., entre l'été 1936 et l'automne 1938, dont on ne possède aucun témoignage direct. À l'inverse, *L'Évasion silencieuse* évoque d'une manière très indirecte « le seul [procès qui aurait été] manqué » (Constante 1990 : 20), d'après Lena Constante, celui de Lucreţiu Păstrăşcanu, l'unique accusé qui n'aurait pas fléchi, dit-elle, qui aurait « répondu « non » aux arguments perfides. « Non » à la torture » (Constante 1990 : p.19), et qui aurait flétri ses juges en les accusant d'avoir menti. *L'Aveu* de Lise et Artur London raconte également le déroulement d'un procès dont on n'aurait jamais rien dû savoir. Ce livre, insiste Lena Constante, « dit tout. Sur notre procès [celui de Lucreţiu Păstrăşcanu] dont elle [n'avait] été qu'un comparse [parce qu'il fallait] donner corps à des fictions » (Constante 1990 : p.20), à des accusations totalement mensongères. Ces professions de foi restent toutefois ambiguës. Les pratiques de terreur instituées en U.R.S.S. et en Europe centrale et orientale y sont dénoncées

BDD-A1116 © 2013 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:58 UTC)

mais au nom d'une « autre flamme », celle vers laquelle Panaït Istrati se tournait en 1929, celle d'une « réhabilitation du mot socialisme », d'un nouveau respect des valeurs humaines, comme y appelait encore Lise et Artur London en 1968. Le 21 août 1968, toutefois, le jour où le manuscrit de *L'Aveu* devait être remis à un éditeur, à Prague, Artur London dit avoir dû « vivre l'invasion de [son] pays par […] des armées du Pacte de Varsovie » (London 1968 : 615). L'histoire lui avait déjà répondu.

Bibliographie

Ciliga 1938: Ante Ciliga, *Au Pays du grand mensonge*, Gallimard, réédité sous le titre *Dix ans au pays du mensonge déconcertant*, Paris, Éditions Champ libre, 1977 (qui réunit : «Au pays du grand mensonge» (1938), augmenté d'un chapitre, et «Sibérie, terre de l'exil et de l'industrialisation»).

Constante 1990: Lena Constante, *L'Évasion silencieuse. Trois mille jours seule dans les prisons roumaines*, Paris, éditions La Découverte.

Istrati 1929: Panaït Istrati, *Vers l'autre flame*, tome 1: *Après seize mois dans l'U.R.S.S.*, tome 2: *Soviet*, tome 3: *La Russie nue*, Paris, Éditions Rieder, réédition *Vers l'autre flamme, seize mois dans l'U.R.S.S.*, 1927–1928 (*Confession pour vaincus*), Paris, Union Générale d'Édition, 1980, réédition complétée par de nombreux documents annexes, Paris, Gallimard, 1987.

Koestler 1945: Arthur Koestler, *Darkness at Noon*, London, Macmillan, 1941 (traduction française: *Le Zéro et l'infini*, Paris, Calmann-Lévy, 1945).

London 1968: Lise et Arthur London, *L'Aveu*, Paris, Gallimard.

Sperber 1961 : Manès Sperber, *Wie eine Träne im Ozean* [*Comme une larme dans l'océan*], Köln/Berlin, Kiepenheuer & Witsch, adapté à la télévision allemande en 1970. Trilogie composée de *Der verbrannte Dombusch*, Mainz, Internat. Universum-Verl., 1949 (traduction française : *Et le buisson devint cendre*, Paris, Calmann-Lévy, 1949) ; de *Tiefer als der Abgrund* (1950), Berlin , Verlag Ullstein, 1971 (traduction française : *Plus profond que l'abîme,* Paris, Calmann-Lévy, 1950) et de *Die verlorene Bucht*, Köln, Kiepenheuer & Witsch, 1952 (traduction française : *La Baie perdue*, Paris, Calmann-Lévy, 1952).

From *Darkness at noon* (1941) by Arthur Koestler to *The Confession (L'Aveu*, 1968) by Lise and Artur London and to *The Silent Escape: Three Thousand Days in Romanian Prisons (L'Évasion silencieuse*, 1990) by Lena Constante, the Stalinist Trials throughout the European Literature

The term "Stalinist trial" means rigged trials, taking place in Russia in order to eliminate political opponents to Stalinism. The first denunciations go back to 1929. At that time, returning from a visit to the USSR, Panaït Istrati published a damning testimony on these practices in his book *To the Other Flame* and *The Confession of a Loser*, published in French, in Paris, in October 1929. This book was written with other two authors, Victor Serge, a journalist of Russian descent, and Boris Souvarine, another journalist of Ukrainian origin. Starting with February 25, 1927, a concept, that of "enemy of the workers" was

BDD-A1116 © 2013 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:58 UTC)

introduced in the Soviet law in order to allow legal prosecution of all the alleged opponents of the Revolution. Between 1936 and 1938, the great Moscow trials were the most spectacular manifestation. Several million people became its victims. A novel, *Darkness at Noon*, written in German by a Hungarian author, Arthur Koestler, then translated into English and published for the first time in London, in Great-Britain, in 1941, evoked the tragic fate of these unfortunate through an iconic character, that of Nicolas Rubashov Salmanovich, a former Bolshevik leader, arrested and executed for trying to oppose the Soviet government. This book, translated into French under the title *Le Zéro et l'infini* had a worldwide audience. In 1968, in Paris, and always in French, Lisa and Artur London's damning testimony, *The Confession*, is published and unveils the reality of the trial that had been brought to Prague, Czechoslovakia, in 1951, against members of the Rudolf Slánský's government. In 1990, finally, it is still in Paris, France and in French, that a Romanian writer, Lena Constante, publishes *The Silent Escape: Three Thousand Days in Romanian Prisons*. This story recounts the circumstances of her arrest and conviction in Romania in 1954, for having been involved in the lawsuit against Lucretiu Păstrăşcanu, a former minister of the Romanian Government, arrested in 1951 and sentenced to death in 1954. A secret link connects these three books. It is explained by Lena Constante herself at the beginning of her own story. Before her arrest, she had read *Darkness at Noon*. She had been accused with that during the investigation. After her release, she read *The Confession* about which she said: "The book of a trial. Of a technique. Only then [...] I finally understood what still remained obscure to me. Everything was the same. In the least details...". These extremely accurate testimonies are an indictment of how the "Stalinist trials" took place. They somehow instruct about other trials, at every stage, from the prison until the sentence and sometimes the rehabilitation.

BDD-A1116 © 2013 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:58 UTC)